

Histoire et Archéologie spadoises.

Villa royale Marie-Henriette

SPA.

BULLETIN TRIMESTRIEL



« Spa - Waux-Hall Levaux (sic) »
extrait de Ghémar et Gerlier, ca. 1835

(Coll. Musée de la Ville d'Eaux)

Mars 1995

Histoire et Archéologie Spadoises

A.S.B.L.

Avenue Reine Astrid, 77b

4900 SPA

26e année

Mars 1995

BULLETIN N° 81

S O M M A I R E

Assemblée générale: convocation		3
Exposition d'été: appel aux membres		4
Les bustes jumeaux de Pierre le Grand à Bruxelles et à Spa	L. Pironet	5
Installation du Culte Antoiniste à Spa	J.-P. Montulet	13
Spa ma grand'ville: souvenirs spadois de Jean Falize	G. Peeters	18
12 mai 1918, pour Charles Ier d'Autriche -Hongrie, Spa était son Canossa...	A. Doms	29
Monsieur Jules Lecocq		45

Les auteurs conservent seuls la responsabilité des articles insérés.

Editeur responsable: M.-Th. Ramaekers, Préfayhai, 8 - 4900 Spa

ANCIENS BULLETINS

Nous attirons votre attention sur la possibilité, pour ceux qui le désirent, d'acquérir nos anciens bulletins (tous les numéros depuis le début de la parution sont disponibles). Le prix de vente est de 125 frs pièce.

INSCRIPTION DES NOUVEAUX MEMBRES

La cotisation annuelle pour notre bulletin s'élève à 500 frs. Celle-ci permet aux abonnés, dès lors membres de l'asbl Histoire et Archéologie spadoises, d'avoir accès gratuitement au Musée de la Ville d'eaux ainsi qu'au Musée spadois du Cheval. Cette gratuité est également valable pour les membres de leur famille vivant sous le même toit.

L'ASBL Histoire et Archéologie spadoises assure la gestion du Musée de la Ville d'eaux, de même que celle du Musée spadois du Cheval.

Compte de l'ASBL: 348-0109099-38 R. Manheims: Histoire et Archéologie spadoises ASBL - 4900 SPA.

Réalisation: Marie-Thérèse Ramaekers, Préfayhai, 8, Spa tél. 087/ 77.17.68.
Tirage du bulletin: 600 exemplaires. Tous les trimestres.

Illustration de la couverture
"Waux-Hall Levaux (sic)" (vue arrière du bâtiment)
extrait de Ghémar et Gerlier (éd.), *Spa*, [ca 1835]
(coll. du Musée de la Ville d'eaux)

AVEC LE SOUTIEN DE LA COMMUNAUTÉ FRANÇAISE DE BELGIQUE,
MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DES AFFAIRES SOCIALES.

CONVOCAATION

Nos membres sont invités à prendre part à l'assemblée générale qui se déroulera le jeudi 23 mars à 20 heures au Musée de la Ville d'eaux.

Lors de cette assemblée, nous procéderons à l'élection de quatre nouveaux administrateurs. Les personnes intéressées par ce mandat sont priées de se manifester avant le 17 mars. Les candidatures écrites seront adressées au secrétaire M. Maurice Crehay, Avenue Antoine Pottier, 8, 4900 Spa.

Ordre du jour:

- 1- Rapport du Trésorier et des vérificateurs aux comptes.
- 2- Rapport du Secrétaire
- 3- Rapport du Président
- 4- Modification aux statuts: représentation de la Bibliothèque communale (le bibliothécaire en chef siège de droit au sein du conseil d'administration de l'asbl).
- 5- Election des nouveaux administrateurs

A cette occasion, vous pourrez découvrir une nouvelle exposition temporaire consacrée aux caricatures appartenant aux collections du musée.

En attendant le plaisir de vous y rencontrer, nous vous prions d'agréer nos salutations les meilleures.

M. Crehay
Secrétaire

A. Henrard
Président

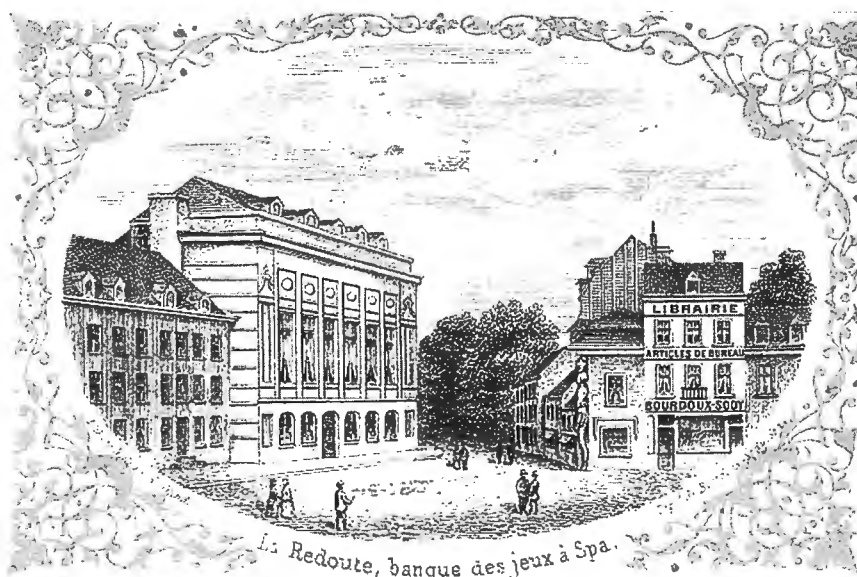
EXPOSITION D'ETE
LES "AMUSEMENS DE SPA": EAUX, JEUX ET PROMENADES

Comme chaque année, et pour toute la saison d'été, nous proposerons aux visiteurs du Musée de la Ville d'eaux une exposition temporaire.

Les "Amusemens de Spa": eaux, jeux et promenades, tel sera le thème de notre exposition à venir.

Nous nous permettons de faire appel à la collaboration des membres d'Histoire et Archéologie spadoises qui posséderaient des objets ou documents directement liés au thème des jeux. Les pièces sélectionnées et assurées par nos soins prendront place dans les vitrines pour toute la durée de cette manifestation.

Les personnes intéressées peuvent prendre contact durant le mois de mars avec Mme Ramaekers, Conservatrice du musée au 087/ 77.44.86.



Extrait de "Album des vues de Spa" (1871). Coll. du Musée de la Ville d'Eaux.

LES BUSTES JUMEAUX DE PIERRE LE GRAND À BRUXELLES ET À SPA

Peut-on juger selon la morale courante ce géant bouillonnant
d'instincts élémentaires ? Aurait-il réussi à tirer la Russie de
sa torpeur s'il ne s'était abattu sur elle comme une tornade ?

Henri Troyat (1)

Pierre le Grand et Spa

Pour réparer sa santé altérée par les excès, le tsar Pierre le Grand (1672-1725) prit les eaux à Spa du 20 juin au 25 juillet 1717 (ill. 1).

Il conduisit sa cure de manière désordonnée mêlant la prise d'une grande quantité d'eau minérale à des ripailles, comme l'écrit le chanoine de La Naye (2): "Presque toutes les écuelles étaient renversées sur la nappe de même que le vin dont les bouteilles ne se trouvaient pas bien bouchées. Quand on leva le service, la nappe était trempée de graisse et de vin. Le second service parut... Il consistait en un plat qui contenait deux longes de veau et quatre poulets. Sa Majesté, ayant remarqué un poulet plus gros que les autres, le prit avec la main et le frotta sous son nez, et, m'ayant fait signe qu'il était bon, me fit la grâce de le jeter dans mon assiette; le plat ne faisant que glisser d'un bout à l'autre de la table, sans mauvaise rencontre, puisqu'il était seul et que la nappe, couverte de graisse, facilitait la course. Le dessert vint, c'était une assiette avec trois biscuits de Spa (3). On se lève enfin de table et, s'approchant d'une croisée, le tsar y trouva une paire de mouchettes grasses et rouillées, dont il se servit pour nettoyer ses ongles."

Malgré cet étrange traitement, Pierre le Grand se sent mieux, et, en 1718, en reconnaissance des bienfaits de la cure, le monarque offrit une table votive surmontée d'un écusson d'albâtre d'Italie sur lequel étaient sculptées en bas-relief les armes impériales de Russie. Une plaque de marbre noir portait une inscription latine à la gloire du potentat et constatant que les eaux des fontaines spadoises, celle de la Géronstère en particulier (4), lui avaient rendu la santé.



1. Le Tsar Pierre le Grand
1672-1725 Nels Brux.



2. Table de Pierre le Grand
et l'Ondine de Spa 1927



3. Monument aux créateurs des promenades
de Spa. Parc de Sept-Heures.
Photo de l'auteur 1986.

Ce monument de 5 mètres de haut sur 3,5 mètres de large fut apposé au fronton d'un bâtiment adjacent au Pouhon et servant de refuge aux buveurs d'eau (5). En 1820, cette table fameuse fut placée dans la colonnade du monument du Pouhon, construit cette même année (ill. 4 et 6).

En 1856, le prince Anatole Démidoff fit don à la ville de Spa d'un buste en bronze de Pierre le Grand, d'après le marbre de Rauch, sculpteur prussien (6). Ce bronze fut placé au sommet du petit monument du tsar, au-dessus de la fontaine du Pouhon. L'inauguration eut lieu en grande pompe le 19 juin 1856.

Voici la description laissée par G. E. Jacob (7):

"L'oeuvre de Rauch est fort habilement traitée, l'image de l'empereur est fière et noble, il y a tout à la fois une expression de bonté et de volonté puissante répandue sur cette physionomie. Une belle chevelure qui se déroule jusqu'aux épaules encadre ce visage et lui donne une certaine grâce naïve".

En 1878, le monument à colonnade du Pouhon fut jugé inesthétique et démoli pour faire place à la construction actuelle dûe à l'architecte Besme (ill. 5). La pierre votive fut alors malencontreusement brisée et le monument subit les tribulations décrites par Jacob (8). Une partie des éléments entra dans le monument aux créateurs des promenades de Spa dans le fond du Parc de Sept-Heures (ill. 3). Toutefois, le buste de Pierre Ier fut placé à l'honneur au-dessus des restes de la table votive dominant la source, dans la trinkhalle du Pouhon (ill. 7).

Dans cette même rotonde, se trouve la massive table en pierre de taille, où, dit-on, Pierre le Grand s'asseyait pour boire son verre d'eau (ill. 2 et 8 p. 271).

Le tsar retrouva ensuite sa seconde femme, Catherine, en Hollande et il l'emmena à Berlin. Cette visite est malignement relatée par la margrave de Bayreuth, soeur du futur Frédéric II (9):

"Pour prévenir les désordres que Messieurs les Russes avaient fait dans tous les endroits où ils étaient démeurés, la Reine de Prusse fit démeubler toute la maison et emporter tout ce qu'il y a de plus fragile".



4. Boîte à thé. Pouhon "A la mémoire de Pierre le Grand" et "Promenade de 7 Heures à Spa". Vers 1825.



5. Pouhon Pierre-le-Grand. 1909.



6. Boîte de Spa. "Le Pouhon à Spa". Vers 1830. Coll. privée.



7. Buste de Pierre le Grand au Pouhon. Vers 1910.

Et la très médisante margrave parle de la suite de la tsarine en ces termes:

"Elle avait avec elle quatre cents soi-disant dames qui étaient à sa suite. C'étaient pour la plupart, des servantes allemandes, qui faisaient les fonctions de dames, de femmes de chambre, de cuisinières et de blanchisseuses. Presque toutes ces créatures portaient chacune un enfant richement vêtu sur leurs bras, et, lorsqu'on leur demandait si c'étaient les leurs, elles répondaient en faisant des salamalecs à la russe: "Le tsar m'a fait l'honneur de me faire cet enfant".

Le roi de Prusse fit visiter le Cabinet des médailles et des sculptures antiques de Berlin. Pierre vit "une divinité païenne dans une posture fort indécente; on se servait du temps des anciens Romains de ce simulacre pour parer les chambres nuptiales". Le despote ordonna que Catherine embrassa cette statuette. La margrave poursuit: "Elle voulut s'en défendre. Il se fâcha et lui dit en allemand corrompu : "Kopab", ce qui signifie: "je vous ferai décapiter si vous ne m'obéissez". la tsarine eut si peur qu'elle fit tout ce qu'on voulut."

Sans-gêne, Pierre demanda ensuite au Roi de lui faire cadeau de cette pièce rare. Le Roi accepta. Pour faire bonne mesure, le tsar demanda encore qu'on lui permit d'emporter "un cabinet dont toute la boiserie était d'ambre". Le Roi céda encore malgré le prix élevé que ce meuble avait coûté.

Ennoblement d'une fontaine bruxelloise

En 1854, le prince Démidoff avait offert un buste pareil, à la ville de Bruxelles, placé sur un piédestal en pierre dans le parc de cette ville (9; ill. 9, 10).

Curieusement, le procès-verbal de l'inauguration de Spa, daté du 19 juin 1856 porte en frontispice le dessin du monument bruxellois (8 p. 269, 270).

Le parc de Bruxelles, créé en 1776 sur un plan néo-classique est situé entre le Palais Royal et le Parlement. Il possède les restes d'une vallée qui fut asséchée et remblayée aux endroits où devaient passer les allées principales. Lors de la Révolution belge, dans ces ravins appelés les bas-fonds, les Hollandais transportèrent leurs blessés lors du siège du parc par les Volontaires. Ces bas-fonds disparurent partiellement lors de l'agrandissement de la Place des Palais



8. 9. 10. Parc de Bruxelles. Buste et piédestal de Pierre le Grand et fontaine ennoblie.
Photos de l'auteur. Mars 1994.

en 1904-1906.

Selon Des Marez:

"Dans le bas-fond de la rue Ducale se dresse le buste en bronze de Pierre le Grand sur un beau piédestal de pierre offert en 1854 à la Ville de Bruxelles par le prince Démidoff. Conformément au voeu du donateur ce buste fut placé dans le bas-fond près de la fontaine où Pierre le Grand alla se désaltérer et rafraîchir son vin un jour qu'il avait fait au Palais un trop copieux repas" (10).

Le buste est pareil à celui de Spa; l'inscription du piédestal, à demi effacée porte: "Erigé en l'honneur du Czar Pierre le Grand en l'honneur de son séjour à Bruxelles en 1717". A quelques pas du monument, se trouve un bassin carré, contenant la source disparue, où Pierre Ier vint s'épancher (ill. 8 et 9). Sur la margelle est gravée une épigraphe latine dont la flagornerie fait maintenant sourire:

"Petrus Alexiowitz Czar Moscoviae, magnus dux, marginis hujus fontis insidens, illius aquam nobilitavit libato vino hora post meridiem tertia die XVI Aprilis anno 1717"

Soit "Pierre Alexiowitz, Czar de Moscovie, grand duc, assis au bord de cette fontaine, en ennoblit les eaux par le vin qu'il avait bu, le 16 avril 1717, à trois heures de l'après-midi".

Tous ces épisodes gaillards de la vie de Pierre le Grand ne doivent pas masquer les qualités d'énergie et d'intelligence déployées par ce géant pour le progrès de son pays.

Au travers de traits barbares et au prix de réformes opérées brutalement ce tzar s'attela à l'européanisation de la Russie et fit une grande puissance de cette immense contrée.

Louis Pironet

NOTES

- 1- TROYAT, Henri, *Pierre le Grand*, Impr. Bussière, St Amand (Cher), 1979, 0351.
- 2- BODY, Albin, *Pierre le Grand aux Eaux de Spa*, Bruxelles, 1872.
- 3- BODY, Albin, Spa, *Histoire et bibliographie*, Impr. réunis, Liège, 1902, t. III, p. 268. Pâtisserie spadoise disparue, contenant une grande quantité de fruits d'anis, de coriandre, de carvi, stomachiques convenant à l'usage des eaux "on les rompt sur l'assiette et après les avoir laissé quelque temps tremper dans du vin mêlé d'eau, on les mange en matière de soupe...".
- 4- Selon une anecdote, vraisemblablement apocryphe, Pierre rencontrant un paysan du village de Sart aux environs de la Géronstère, lui dit: "Je suis le Tsar", ce à quoi le Sartois répondit: "Moi aussi, je suis t'Sart".
- 5- Voir *Jolités de Spa*, in *Histoire et Archéologie spadoises*, déc. 1993, p. 163-165.
- 6- Rauch, Christian, Daniel, sculpteur, Arolsen 1777, Dresde, 1857. Académie de Berlin 1802-1803, séjourna à Rome de 1804 à 1811. Membre de l'Académie des Beaux-Arts de Berlin et de l'Institut de France. Un des maîtres de la sculpture allemande moderne. Monument de Frédéric II à Berlin... Son art reste conventionnel principalement dans ses oeuvres monumentales. Musée de Bruxelles: Guillaume II roi des Pays-Bas (Bénézit, 1976).
- 7- JACOB, G. E., *Notice historique sur le Pouhon Pierre le Grand*, Impr. Hanrion, Spa, 1936, p. 33, 34.
- 8- JACOB, G. E., *Rues et promenades de Spa*, éd. Culture et Civilisation, Bx, 1983, p. 287-296.
- 9- *Mémoires de Frédérique Sophie Wilhelmine de Prusse, Margrave de Bareith Soeur de Frédéric le Grand*, A Paris chez Buisson Libraire, 1811, p. 33, 44-47.
- 10- DES MAREZ, *Guide illustré de Bruxelles. Monuments civils et religieux*, Touring Club Royal de Belgique, 1979, p. 272, 273.

INSTALLATION DU CULTE ANTOINISTE À SPA

A Spa, en cette fin septembre 1909, la saison se termine. Le temps est gris triste. Le vent d'ouest charrie de lourds nuages noirs, navires sombres qui naviguent sur les collines. Il pleut. Une pluie lourde qui écrase tout. Les chemins de campagne sont détrempés. Consciencieusement, par dévouement ou par routine, le facteur des postes va, le pas alourdi de boue.

Qu'importe! il faut distribuer le courrier. Cette phrase, Léopold Lamboray en a fait sa devise. Cet homme trapu, né à Spa le 23 mars 1868 de parents ardennais - le père, Pierre François, est né à Bihain le 27 juin 1816, jardinier de son état, il a épousé une jeune fille de Houffalize, de près de vingt ans sa cadette, Marie-Françoise Daco, née le 15 août 1835 -, en a hérité la robustesse et le bon sens.

Dans la cuisine de la modeste maison du Chemin de la Platte, à Sous-Bois, un bon poêle crapaud, la panse rougie, ronronne de plaisir. Dessus, côté buse plate, Virginie, comme chaque jour, en prévision du retour de son mari, a posé, pour la tenir au chaud, la "bolette" de café.

Virginie, en réalité Marie Catherine Virginie, née Ledent à Sart, le 2 février 1870, de Nicolas Dieudonné, jardinier, et de Marie Julie Decorty, domiciliés à Ougrée, les cheveux tirés en chignon, le visage ovale toujours souriant, est un petit bout de femme solide, inusable, qui ne s'arrête qu'à la nuit... et encore!

Une famille de quatre enfants, ça en donne du travail! Heureusement, l'aînée, Madeleine, qui a eu 13 ans le 15 mars dernier, réplique exacte de sa mère, lui est d'une aide précieuse, principalement pour s'occuper de la turbulente petite dernière, Jeanne, qui aura ses 4 ans le 10 décembre prochain. Et la Virginie est enceinte pour la cinquième fois. Ce sera un petit Raphaël qui naîtra le 21 avril 1900. Soulagement aussi, les "moyens", Georges, 9 ans le 9 février et Marie-Louise, bientôt 7 ans le 12 novembre, sont à l'école.

L'après-midi s'étire. La porte d'entrée s'ouvre. Dans le couloir, Léopold

s'ébroue en ôtant son képi. S'étant débarrassé de sa lourde capote trempée, il s'assied sur une marche. Madeleine se précipite pour aider son père à enlever ses lourdes bottes. Transi, il s'effondre dans "son" fauteuil à haut dossier, l'incline en poussant sur les boutons sous les accoudoirs, étend les jambes devant le poêle pour sécher chaussettes et pieds. Son épouse qui, comme à l'accoutumée, s'apprête à lui servir une tasse de café ragillardissante, dans un faux mouvement, accroche la cafetière qui se renverse sur les jambes de Léopold. La droite prend le plus. Vite la douleur est insoutenable.

Le médecin de famille, le bourru mais bon docteur Sury, estimé des humbles plus particulièrement, lui prodigue des soins jugés les plus appropriés. Mais rien n'y fait. La brûlure est mauvaise.

Bientôt, l'incident, banal en soi, tourne mal. La gangrène se met dans la jambe. Le brave facteur est atterré. Son outil de travail, autant que son unique moyen de transport est fichu. Il sait qu'il ne lui reste que l'amputation pour lui sauver la vie. Et après?

Sa femme, sa soeur Marie Amélie, son beau-frère Gustave Delierneux, les voisins, les collègues, tous ces pauvres gens se lamentent, qui ne savent plus très bien que faire.

Les fermiers, qui ont des prairies aux alentours de la maison, ont l'habitude de venir en celle-ci y tirer l'eau pour les vaches. Peu de temps après l'incident, l'un d'eux, surnommé "Mouton", découvrant l'inquiétude qui règne en ces lieux, s'informe de ce qui est advenu. Le lendemain il revient tout excité, brandissant un journal.

- "Lisez l'artic' là! Faut l'aller voir le rebouteux de Jemeppe... i v'remettra vot'jambe d'adrêus!"

- "Oui, mais comment ?"

- "Pour y aller? Ne v'tracassez nins"

Et c'est ainsi que le malheureux facteur est transporté en charrette attelée jusqu'à chez ce "guérisseur", Louis Antoine.

porte de notre hôtel de ville, ledemarche deys sur
 comant. Aucune opposition audit mariage ne nous
 ayant été dirigée, faisant droit à leur requête, nous
 après avoir donné lecture des pices susdites, et
 lesquelles ont été lues par nous, et de chapitre de
 de l'église du Code Civil, article 1033. Sur le mariage nous
 avons demandé au futur époux et à la future épouse
 s'ils veulent se prendre pour mari et pour femme.
 Chacun d'eux ayant répondu affirmativement et affirmé
 librement, déclarons, au nom de la loi, que les dits
 Leopold Lamberg et Marie Cathérine Virginie
 s'ident, dont unis par le mariage. De quoi nous
 avons dressé acte en présence de douze témoins
 Joseph Boulangier, âgé de vingt quatre ans, de Jacques
 Joseph, cultivateur, âgé de dix sept ans, de Jean
 Joseph, cultivateur, âgé de trente six ans, domiciliés à
 Vico et de Joseph Péron, cultivateur, âgé de vingt sept
 ans, domiciliés à Vico, nous avons fait les contractes
 et après en avoir reçu lecture, les parties contractantes
 le père du contractant et les témoins ont signé
 avec nous, la mise du contractant et le père de la
 contractante ont déclaré ne le savoir signer.

Et soussigné
 de l'acte
 J. Brunel
 M. Brunel
 Joseph Joseph

Et son, nul huit cent nonante cinq, le
 vingt neuf du mois de Juin, à cinq heures du soir,
 devant nous, Jésoit de Dombecaux, Notaire public
 Officier de l'état civil de la commune de Vico, au
 établissement de Vico, heures de loisir, sans empêchement
 de notre hôtel de ville et publiquement. Leopold
 Lamberg, futur des parties, âgé de vingt sept
 ans, domicilié à Vico, ne le vingt deux ans nul
 huit cent dix sept, comme il conste de l'acte
 de son acte de naissance ci annexé; majeur, fils légitime
 de Marie François Lamberg, demeurant
 âgé de dix sept ans et de Marie Jeanne de Vico,
 sans profession, âgée de dix sept ans, domiciliés à Vico,
 ses parents et contractants. Le futur époux, d'au
 tre part, est au obligation sur la loi. Les parties
 production du certificat précité par la loi, d'un
 huit

et Marie Cathérine Virginie s'ident, majeure,
 âgée de vingt cinq ans, domiciliée à Vico, née à Vico
 les parents Jean nul huit cent dix sept, comme
 il conste de l'acte de son acte de naissance ci annexé,
 majeure, fille légitime de Nicolas s'ident
 s'ident, père de la future épouse, âgée de cinquante ans, domiciliée
 à Vico, son présent et contractant et de Marie s'ident
 s'ident, décédée à Vico, le six mai, nul huit
 cent dix sept, un, ainsi qu'il conste de l'acte de son
 acte de décès et joint, d'acte joint
 lesquels, après nous avoir déclaré n'avoir point fait
 de conventions matrimoniales, nous avons reçu de leurs
 des à la célébration du mariage précité en lue et
 dans la publication de mariage précité en lue et
 porte

de
 mariage
 de
 Leopold
 et de
 Virginie
 s'ident

L'accueil se fait dans la plus franche cordialité. La jambe examinée soigneusement, l'homme dont tout chez lui inspire la confiance, prescrit de soigner la plaie par application d'huile de millepertuis, remède réputé souverain en cas de brûlure ou, lors d'exposition prolongée au soleil, pour les éviter.

Quinze jours après, le docteur Sury, à son grand étonnement, ne peut que constater la guérison et déclarer que la jambe est hors de danger. Fou de joie, le brave Léopold s'en retourne chez son "bienfaiteur" pour le remercier, mais en train cette fois.

Lamboray et les siens ont bien compris que ce Louis Antoine était un personnage hors du commun. Les journaux parlent de sa "révélation" et du mouvement qu'elle suscite.

Mais qui était donc ce Louis Antoine que d'aucuns appellent "le Père"? Ouvrier, né en 1846, à Mons-Crotteux, de parents simples, il est le cadet d'une famille de onze enfants. Comme son père et un frère, il débute dans la mine. Il n'a que 12 ans. Plus tard, refusant d'encore descendre dans la fosse, il devient ouvrier métallurgiste. A 24 ans, il part travailler en Allemagne. Son séjour dure cinq ans. De retour au pays, il épouse une jeune fille, connue avant son départ. Puis c'est à nouveau l'exil, en Pologne russe cette fois, et encore pour cinq ans. Puis le couple, qui s'est enrichi d'un fils, s'installe définitivement à Jemeppe-sur-Meuse.

Louis Antoine et son épouse y mènent une vie très simple, aidant les démunis grâce à l'argent gagné à l'étranger. Ils poursuivent leur but sans découragement, même lorsque la mort leur reprend leur fils à l'âge de 20 ans. Celui qui devient le Père Antoine a, jusqu'à l'âge de 42 ans, été un bon catholique. Puis il fut acquis au spiritisme. Mais, peu à peu, il préféra la morale, à laquelle il se consacra jusqu'en 1906. C'est cette année-là qu'il crée le "nouveau spiritualisme", qui deviendra le Culte Antoiniste.

Le premier lieu de culte installé chez lui, peu après, il inaugure en 1911 à Stembert, un deuxième temple aménagé dans une grange. Ensuite, un autre temple est consacré par la Mère, en 1914, à Verviers, rue des Jardins.

Emerveillés, le mot n'est pas trop fort, par cette nouvelle doctrine, qui se veut être amour et respect, Léopold et Virginie décident d'ouvrir une salle de lecture de l'Enseignement du Père en leur demeure du Chemin de la Platte, 1.

Inaugurée par la "Mère" Antoine, ce n'est pas encore un temple, mais une simple "chapelle". Qu'importe, le Culte Antoiniste vient de prendre racine à Spa.

A la mort de Léopold, survenue le 17 mars 1925, Virginie continue seule, jusqu'à la préparation, puis la construction du temple qui existe encore actuellement, inauguré et consacré le 28 juin 1931, un dimanche, comme le veut la règle du culte. En effet, l'inauguration d'un temple a toujours lieu un dimanche.

Alors d'autres vont prendre la relève.

J.-P. Montulet

Je tiens à remercier le siège du culte à Jemeppe/Meuse, M. Léon Houyon, desservant du temple de Spa, M. Philippe Hardy, frère antoiniste français de la Ferté-Bernard, historien du culte et, surtout, Madame Jeanne Gérard, petite-fille de Léopold Lamboray, desservante du temple de Villers-le-Bouillet, restée spadoise de coeur, pour l'aide précieuse qu'ils m'ont apportée.

*

*

*

SPA MA GRAND'VILLE

Souvenirs spadois de Jean Falize

I Les racines spadoises

Les liens de la famille Falize avec Spa sont séculaires. Les arrière-grands-parents paternels de Jean Falize, nés tous deux en 1827, y avaient acquis une modeste maison en mai 1872, rue Brixhe (1) pour 4700 francs. Lui était maçon; elle, ménagère. L'un et l'autre avaient déclaré "*ne pas savoir signer*" l'acte d'achat. Je souligne ce fait, car il me semble "piquant" de noter que l'arrière-grand-père de Jean Falize ne savait ni lire ni écrire.

Le grand-père, Ernest, était venu au monde à Spa en 1869. A 20 ans, il tire un "mauvais numéro" et fait son service militaire au 12ème de Ligne où il perçoit, pendant 27 mois, la solde mirifique de 0,32 franc par jour. En février 1893, il se marie avec Jeanne Nivelles à Hollogne-aux-Pierres et, deux mois plus tard (hum!), Etienne Falize y voit le jour.

Ernest, Jeanne et Etienne se fixent à Spa, rue du Waux-Hall, au "Saint-Joseph" (2). Ernest exerce le métier de croupier au Casino jusqu'en 1902; ensuite, comme les jeux sont supprimés en Belgique, il va, avec d'autres Spadois, de nombreuses Saisons au Casino de Monte-Carlo (3).

Etienne, le père de Jean Falize, accomplit ses études primaires et moyennes à l'Ecole moyenne de l'Etat de Spa, qui occupe alors les locaux de l'actuel Hôtel de Ville. La famille est catholique : une photo de 1909 montre Etienne Falize dans le groupe des "Acolytes de l'Eglise primaire de Spa" rangés autour du doyen Léonce de la Fontaine : tout en haut du groupe, tenant un ostensor, Etienne Falize est le seul à détourner le regard de l'objectif. En 1910, après des humanités au Collège jésuite Saint-François Xavier à Verviers, il entre à l'Ecole spéciale de Commerce de l'Université de Liège. Quand ses parents sont à Monaco, l'étudiant loge chez ses grands-parents Nivelles à Hollogne-aux-Pierres où il collectionne les petites "crapôdes"...

En août 1913, il commence un service militaire, dont il ne sera démobilisé...

qu'en février 1919 avec le grade de 1er sergent. Pendant quatre années, il connaît la vie des tranchées, les gaz de l'Yser et l'horrible boucherie de la Grande Guerre.

Côté maternel, les racines spadoises sont moins anciennes. La mère de Jean Falize, Madeleine Bertrand, est née à Liège, le 13 juin 1896. Son père, Arthur, fils d'un pharmacien de Limont, est administrateur d'une importante brasserie située rue du Val-Benoît à Liège. Les Bertrand sont des "notables" : Arthur est officier de la Garde Civique et secrétaire de l'Association des Brasseurs de la Province de Liège; sa soeur, Alphonsine, a épousé le Docteur Poskin, et la famille est liée aux Piedboeuf de Jupille. Pour des raisons professionnelles, Arthur voyage beaucoup. En 1889, il visite l'Exposition universelle de Paris et découvre la toute nouvelle Tour de Monsieur Eiffel. En 1895, il est à Londres : « *Nos usines liégeoises, écrit-il à sa femme, sont de véritables jouets à côté des anglaises.* » (4). Il fait également de nombreux séjours en Hollande et en Allemagne.

Ses deux filles, Madeleine et sa soeur aînée, Charlotte, font de bonnes études primaires et moyennes. L'une et l'autre sont passionnées de lecture et avides de savoir. Les rédactions qu'elles écrivent à 14 ou 15 ans étonneraient bien des potaches d'aujourd'hui. En 1905, les deux soeurs parcourront plus d'une fois -puisqu'elles y sont abonnées- l'Exposition Internationale de Liège, toute proche de leur domicile. Pendant les vacances, elles font des excursions dans les Ardennes ou au littoral. Bref, la famille Bertrand est une famille heureuse et aisée jusqu'en 1910...

Coup sur coup, en moins de quatre années, la maman, puis la soeur (elle avait 16 ans), puis le père de Madeleine, meurent. Au printemps de 1914, Madeleine, qui va avoir 18 ans, se retrouve ainsi orpheline. Elle s'installe alors à Spa, au domicile de son oncle -et désormais tuteur-, le docteur Poskin (5).

Achille Poskin est une "figure" spadoise (6). "Médecin consultant aux Eaux de Spa", il a écrit de nombreuses études sur les origines des eaux minérales et il s'acharne à promouvoir les cures thermales. En 1907, il a découvert une nouvelle source d'eau ferrugineuse près du lac de Warfaaz (la source Wellington). C'est un homme chaleureux et un humaniste : il écrit des poèmes, inspirés de Victor Hugo

(7); il dénonce, à l'occasion d'un voyage au Congo, où la Compagnie du Chemin de Fer du Congo l'a chargé d'une mission d'étude en 1893-94 (8), les brutalités de l'administration léopoldienne à l'égard des populations indigènes du tout nouvel Etat Indépendant : « *O civilisation, que de crimes on commet en ton nom !* » s'exclame-t-il (9). Quand la guerre commence, il est directeur de la Croix-Rouge spadoise et s'occupe d'organiser à Spa un service de soins aux blessés belges, français et allemands, avec le soutien des représentants de la Croix-Rouge impériale et l'opposition fréquente de l'autorité occupante.

Derrière ses fenêtres de l'avenue du Marteau (10), Madeleine Bertrand assiste à l'arrivée des uhlans le 4 août 1914. Elle tremble à l'annonce des massacres de Francorchamps, perpétrés par « les Boches » contre des civils innocents dans les premiers jours de l'invasion (11). Elle gardera aussi le souvenir de l'incendie du Casino (12) et du départ, le 7 novembre 1918, des voitures des parlementaires allemands -drapeaux blancs roulés sur les marche-pieds- qui vont quémander le cessez-le-feu à Rethondes (13). Pendant ces quatre longues années, elle fait la connaissance de Jeanne Nivelles, la maman d'Etienne Falize, qui est ambulancière de la Croix-Rouge (14). Jeanne lui parle beaucoup de son fils qui est au Front. Madeleine accepte de devenir la "marraine de guerre" d'Etienne. Après l'Armistice, les deux jeunes gens se rencontrent et tombent amoureux l'un de l'autre...

II Enfance et adolescence

L'Armistice du 11 novembre 1918 n'est pas la Paix. Etienne ne sera démobilisé que deux mois et demi plus tard. Le 6 décembre 1919, les jeunes gens se marient à l'hôtel de ville de Saint-Gilles (Bruxelles) et s'établissent dans la capitale où Etienne, diplômé de l'Université de Liège, a trouvé du travail comme délégué chez un agent de change. Il sera lui-même agent de change en 1924.

Madeleine et Etienne Falize auront trois enfants : Jean, en 1922; Marie-Thérèse, en 1924, et Pierre, en 1927. Les grands-parents vivent auprès d'eux. En février 1925, Ernest décède; la grand-mère, Jeanne Nivelles, continuera de résider une partie de l'année à Bruxelles; l'autre, à Spa.

Jusqu'en 1927, la vie familiale est sans histoire. Les vacances se passent parfois à Spa, plus habituellement à la mer (Etienne en profite pour parcourir les lieux où il s'est battu naguère : Ramscapelle, Mariakerke, Wulpen...); les parents font même quelques escapades à Paris, laissant les enfants à la garde de la grand-mère qui ne demande pas mieux.

En 1927, c'est le drame. Etienne Falize fait faillite, -une très lourde faillite dont il tiendra à rembourser tous les créanciers. Désormais, la famille ne cessera plus de connaître l'étroitesse financière. Etienne retrouve assez vite du travail comme employé, puis comme expert-comptable chez un expert judiciaire; il fait des heures supplémentaires; il accepte du travail à domicile. Il n'a plus une minute à lui et son caractère s'aigrit. Madeleine s'occupe de l'entretien de la maison et de l'éducation des enfants. Chaque soir, elle passe bientôt de longues heures aux devoirs et aux leçons.

Comme Pierre quelques années plus tard, Jean fréquente l'école paroissiale de la Sainte-Trinité d'Ixelles dirigée par les Frères des Ecoles Chrétiennes. L'établissement est accueillant. Frère Gabriel, son instituteur de 5ème primaire s'en souvient encore comme d'un "*garçon très amical et très expansif*" qui, du point de vue des résultats, se situait dans une honnête moyenne. Par coquetterie d'artiste, Jean Falize préférera dire qu'il était « *le cancre du fond de la classe : celui qui grave des coeurs dans le bois de son pupitre et dissimule Les Nourritures terrestres sous sa grammaire.* » (15) C'est vrai que les mathématiques ne le passionnent guère, mais les livres, par contre, il se met à les dévorer très tôt : pas seulement les oeuvres de Gide, mais aussi les romans de Giraudoux, de Montherlant, de Giono... Et, déjà, il écrit remarquablement : à 14 ans, il tient une chronique régulière dans *Au Large*, la revue mensuelle imprimée des Frères des Ecoles Chrétiennes. Il y publie des échos drôles, qu'il illustre de ses propres dessins, apparentés par le style à ceux d'Hergé première manière. Il aurait d'ailleurs collaboré -mais je n'ai pu vérifier l'information- au *Petit Vingtième*. Autre point commun avec le père de Tintin : Jean Falize passe toutes ses années d'adolescence dans le scoutisme; il appartient à la 44ème B.P.

Ses activités extra-scolaires ne se limitent pas à cela : Jean Falize s'occupe également, de manière très active, de *La Folle Equipe* -un groupe d'amis et

d'amies de son âge, qui inventent des spectacles de cabaret et mettent en scène des comédies pour leur plus grand plaisir.

Son goût pour la littérature et le théâtre s'affirme dès ce moment-là, en même temps que sa vocation de critique et d'auteur. La comédie est tellement plus drôle que la réalité, sans fantaisie, sans tendresse, sans pétillant, et qui radote. Jean Falize a déjà ce don de pouvoir transmuier le quotidien par l'humour et la pirouette verbale; il ne cessera d'en user. « *Mon ami Jean Falize, journaliste étincelant, écrit Serge Creuz, [...] aurait tué sa mère pour faire un "bon mot"* » (16). Le cynisme n'était qu'apparent. Certains s'y tromperont. Un masque, tout au plus; un moyen de se défendre et d'éviter de se prendre au sérieux. Un réflexe d'adolescent qui veut opiniâtement repeindre la vie et la bêtise avec d'autres couleurs.

Paradoxalement même, une forme de tendresse. Jean détestait le rire gras; il ne cherchait qu'à faire sourire. « *Le sourire, dira-t-il lui-même, c'est l'aristocratie du rire. Le rire, ce n'est que l'argot du sourire. L'expression "éclater de rire" est une illustration de cette théorie et met en lumière le côté un peu vulgaire du rire. On ne dit pas "éclater de sourire", n'est-ce pas ? Eclater : comme un pneu, comme un boudin, comme une varice...* » (17)

Marie-Thérèse va à l'école du Sacré-Coeur (Ixelles). Dans cette école de Soeurs, il y a deux types d'élèves : ceux dont les parents paient un droit d'inscription; ceux dont les parents ne paient pas. L'enseignement est le même, mais seules les élèves "gratuites" sont astreintes à balayer la classe...

III Chez Tante Titine et Monnonck Mathieu

Rendez-vous annuel impatiemment attendu des années 1930 : à la mi-juillet, dès les premiers jours des vacances scolaires, les parents Falize conduisent leurs enfants à Spa et les y laissent à la garde de la grand-mère paternelle, Jeanne Nivelles, et de leurs grand-oncle et grand-tante spadois, Mathieu Morray et Ernestine Falize (18) -rebaptisés "Monnonk Mathieu" et "Tante Titine" par toute la famille. Ceux-ci occupent le rez-de-chaussée de la maison "ancestrale", au pied de la rue Gilles Ouda, adossée, s'il n'y avait une cour minuscule, au rocher du

*Au début des années 1930 à Spa :
Pierre, Marie-Thérèse,
mère de Guy Peeters,
et Jean Falize*



*Tante Titine et Monnonck Mathieu
dans les années 1930*

Hechelet.

Monnonk Mathieu et tante Titine s'étaient mariés "sur le tard", en 1906 : lui avait alors 48 ans; elle, 43. Ils n'avaient pas eu d'enfant. Celui des deux que les petits-neveux préféraient était sans conteste Mathieu : le chapeau toujours vissé sur la tête lorsqu'il était de sortie, la pipe à la bouche, la moustache épaisse et tombante, il avait un air bonhomme et, de fait, c'était un coeur d'or. Titine, par contre, toujours vêtue d'un long tablier, avec ses cheveux blancs serrés en chignon et son visage qui ne se déridait jamais, passait pour très autoritaire et attirait moins spontanément la sympathie des enfants.

Pour les petits citadins, Spa, c'était d'abord un bain de nature. Les "vieux", comme Jean les appelle affectueusement -ils sont l'un et l'autre septuagénaires-, restent de bons marcheurs. Presque chaque jour, Mathieu, appuyé sur sa canne, Titine et la grand-mère gravissent la colline de Spaloumont et emmènent les enfants dans de longues promenades au travers des bois de Frahinfaz et de Maraifagne, de la promenade Reickem et du Chencul. Une fois par Saison au moins, on se risque jusqu'à la vallée de la Hoëgne où l'on fait une longue halte à la Cascade Léopold II ou à la cascade de Coo. Les amies et les amis spadois -Raymonde Corbillon (19), René Gilles, Léa Delcour, tant d'autres dont j'ignore les noms- participent volontiers à ces expéditions agrémentées de pique-niques, de jeux, de chansons et de fous rires. On enrage un peu lorsque tante Titine emporte un énorme seau et des "potiquets" : les cueillettes de myrtilles ou d'airelles, dont -certaines années- les bois regorgent, étaient sa marotte, et elle ne manque pas de solliciter l'aide des jeunes pour accélérer cette fastidieuse récolte. Jamais, d'ailleurs, on ne revient les mains vides : un jour, ce sont quelques framboises, de la bruyère ou des fleurs sauvages; le lendemain, des fagots de bois ou des sacs de pommes de pin et d'estales (20) qui alimenteront la cuisinière et les poêles. Réflexe de gens modestes.

Au retour, fatigués mais heureux, les jeunes bruxellois retrouvent la maison avec son atmosphère feutrée, ses oiseaux en cage et ses fuschias, ses odeurs de gaufres, de confiture et de café. Ils savourent les pains perdus, l'omelette au jambon d'Ardenne ou les crêpes, mais ils repoussent, d'un même cri d'horreur, la sempiternelle bouteille de pouhon, rougie par l'oxyde de fer.

La soirée venue, quand il ne pleut pas, évidemment -ce qui n'arrive pas tous les jours dans la ville d'Eaux-, Mathieu, Titine et leur belle-soeur installent des chaises sur le pas de la porte et entament une conversation -moitié en français, moitié en wallon- qui durera jusqu'aux étoiles. Un voisin (parfois plusieurs), venu s'asseoir sur le seuil, échange avec eux les potins du Haut-Vinâve (21) et commente la dernière opérette qui passe au Casino, tandis que s'échappent de la maison voisine les accords du violon de Raphaël Jehin, musicien dans l'orchestre de Spa.

De leur côté, à quelques pas de là -sur les marches du Grand-Hôtel (22) ou de l'Hôtel de Ville (23), ou autour du Perron -, les jeunes bavardent entre eux, aussitôt rejoints par une volée de copains; parfois, ils improvisent quelque jeu qui s'interrompt lorsqu'ils s'entendent appeler par les "vieux".

Au fil des années, Jean Falize prend ses distances vis-à-vis des cadets. Quand on a 16 ou 17 ans, et un frère qui n'est encore qu'un "gamin" de 11 ou 12, on ne s'intéresse plus aux mêmes choses, même si on s'adore... Finis, les enfantillages. Au lieu de se joindre au groupe des promeneurs, Jean s'esquive vers la place Royale, un livre sous le bras.

Tantôt il savoure une menthe à l'eau à la terrasse du Cardinal, tantôt il fait des ronds de fumée avec sa pipe sur un banc du Parc de Sept-Heures. Il se sent pareil aux personnages des chansons de Trenet : libre, heureux, avide de vivre. « *Sans Trenet*, dira Jacques Brel, *nous serions tous des experts-comptables.* » Et voilà bien ce que Jean déteste, même si c'est la profession de son père... Il rêve, lui, « *d'une existence sans limite, une existence pareille à un ciel de vacances, pleine de joies, de fantaisie, de travail et de chansons* » (24) Et il se jure qu'il ne ressemblera jamais à ces touristes aux visages fermés qui tournent gravement autour du Lancier (25) ou qui processionnent en famille le long de la Galerie Léopold II, comme s'ils remplissaient un devoir. Sous l'humour, tendre ou féroce, de Jean Falize, il y a cette révolte de l'adolescent contre la platitude. Il sait qu'il a raison: les écrivains et les poètes, qui ne le quittent pas, disent-ils autre chose ?

Les ombrages de la Place Royale sont aussi les complices de ses premières amourettes. Jean a du charme, de l'enthousiasme, du bagoût. Il n'est pas

insensible à deux beaux yeux qui brillent et qui valent largement qu'on ferme le livre commencé. On bavarde, on rit, on flirte. Et puis, on s'écarte de la foule et on s'égare dans les bois par les Montagnes russes. La musique du kiosque municipal devient de plus en plus discrète, et l'on s'embrasse un peu. Tout en marchant, on refait le monde, on se promet un avenir et lorsqu'on se retrouve au bord du lac de Warfaaz, sans savoir comment on y est arrivé, Jean est en train de dire des poèmes...

Au coeur de ces étés, le 15 août est une date mythique. Ce jour-là, la Bataille de fleurs (26) provoque un joyeux soulèvement dans toute la ville. Dès le matin, des fanfares parcourent la localité. L'après-midi, une vingtaine de chars fleuris, accompagnés de ces mêmes musiques, se fraient difficilement un chemin au travers d'une foule gesticulante qui veut admirer de près les chars et les jeunes filles qui les décorent. On se bat pour attraper le glaïeul ou l'oeillet qu'elles lancent. L'affrontement floral a lieu en face de l'établissement des Bains devant les tribunes officielles garnies de bruyère. Le soir, couronnement de la journée et de la Saison : un feu d'artifice, si beau qu'il semble toujours trop bref.

Spa, c'est pour Jean Falize toutes ces images entremêlées.

Quand les premiers signes de l'automne se montrent, ce n'est pas sans un pincement au coeur que Jean, Marie-Thérèse et Pierrot, chargés de valises, quittent la rue Brixhe pour reprendre le train de Bruxelles. Ils laissent derrière eux trois vieux, plus tristes encore, qui agitent la main en les regardant s'éloigner et qui se demandent si on se reverra encore l'an prochain. (à suivre...)

Guy Peeters

NOTES

- (1) Alors "rue de l'Hôtel de Ville, lieu dit Hechelet", selon l'acte de Maître Deru, notaire à Spa.
- (2) L'édifice abritait la bibliothèque et la salle de fêtes paroissiales.
- (3) V. *Histoire et Archéologie Spadoises*, n 1 (1975) : "L'instauration des Jeux publics dans la Principauté de Monaco", pp. 3-11.
- (4) Lettre datée de Burton, le 23 avril 1895.

- (5) Achille Poskin (1856-1923) - Le fils du Docteur, Albert Poskin, cousin germain de Madeleine Bertrand, était photographe. Il demeurait 2 avenue du Marteau.
- (6) V. Pierre Lafagne, *Le Petit Train, souvenirs spadois II*, 1975 : "Docteur Achille Poskin, le combattant des Eaux", pp. 10-12. -V. également *Propos d'un Centenaire (1868-1968)*, Gérard, 1968 : Georges Van Beneden, "La merveilleuse histoire des Eaux de Spa", pp. 52-54.
- (7) Je possède un cahier autographe de 27 pages, contenant 13 poèmes, *Les Soirs* : onze sont datés de mars-avril 1916; les deux autres ont été rédigés lors du voyage au Congo.
- (8) Docteur A. Poskin, *D'Anvers au Congo, notes et impressions de voyage*, Spa, Impr. Lebrun, 1895.
- (9) A. Poskin, *op. cit.*, p. 82.
- (10) Aujourd'hui, avenue Reine Astrid.
- (11) v. Léon Marcotte, *Le Vengeur ou les Bons et les Mauvais Patriotes dans l'arrondissement de Verviers, et particulièrement à Spa, Sart, Nivezé et alentours*, Chez l'auteur (1er février 1919) - pp. 16-20. A Francorchamps, le 8 août 1914, il y aurait eu 28 maisons incendiées, après pillage, et 17 personnes auraient été assassinées par balles, dans le seul but de susciter la terreur au sein de la population belge. -Voir également *Spa pendant la Guerre 1914-1918*, Rapport de l'administration communale, 31 décembre 1918 -pp. 27-29.
- (12) Le Casino, entièrement occupé par des soldats allemands, brûla le 6 février 1917, entre 3 et 7 heures du matin. . La température était cette nuit-là de 22 degrés sous zéro. -V. *Spa pendant la Guerre 1914-1918*, Rapport de l'administration communale, 31 décembre 1918 -pp. 138-139.
- (13) Spa abrite le G.Q.G. allemand à partir du 1er mars 1918. L'Hôtel Britannique, rue de la Sauvenière, en est le centre nerveux. Le 9 novembre 1918, le Kaizer Guillaume II quittera furtivement Spa pour gagner la Hollande. - Voir notre article La fin du IIème Reich à Spa paru dans Les Echos, septembre 1982.
- (14) Jeanne Nivelles (1870-1949), titulaire de la Médaille commémorative de la Guerre 1914-1918 et de la Médaille de la Victoire.
- (15) *Le Face à main*, n 52 du 24 décembre 1949, p. 29.
- (16) Serge Creuz, *La Ligne de coeur*, P.-M. Favre, 1985 - p. 85. - Janine Lambotte

souligne ce même trait de caractère : « *Jean Falize qui faisait des bons mots comme il respirait* » (in *Janine Lambotte raconte*, Didier Hatier, 1992 - p. 13). « *Jean Falize, le journaliste le plus drôle et caustique des années 50/60* » (in J. Lambotte, *op. cit.*, p. 27)

- (17) Préface de 50 dessins de Kari illustrant la vie et les moeurs bruxelloises (1958)
- (18) MORRAY, Mathieu Pierre Jean (Spa, 13 janvier 1858 - Spa, 19 décembre 1943). Il avait été menuisier. FALIZE Marie Joséphine Ernestine (Spa, 14 mars 1863 - Spa, 9 janvier 1944).
- (19) Raymonde Corbillon épousera M. Randaxhe, devenu instituteur en chef à Creppe.
- (20) "Estale" signifie "éclat de bois" en wallon liégeois (Jean Haust, *Dictionnaire liégeois*, Liège, Vaillant-Carmanne, 1933).
- (21) "Vinâve" signifie "quartier" en wallon liégeois (Haust). La rue Brixhe s'appela d'abord "Rue du Haut-Vinâve".
- (22) Le Grand-Hôtel (1776) est devenu l'Hôtel de Ville le 1er janvier 1941. Il est situé au bas de la rue Brixhe.
- (23) Ce bâtiment a été détruit en 1968 pour faire place au hideux parking qu'on connaît. Cela a fortement altéré la physionomie du quartier.
- (24) Jean Falize, *Editorial* de la première "Tribune de la Jeunesse", 14 avril 1945.
- (25) "Le Lancier" : il s'agit, bien sûr, du monument élevé au centre de la place Royale à la mémoire des héros du 4e Régiment des Lanciers de 1914-1918. Oeuvre de l'architecte Jean Cailleau et du sculpteur Jean Canneel, cette statue équestre a été inaugurée le 21 juillet 1932.
- (26) La première bataille de fleurs spadoise eut lieu le 17 septembre 1887. A partir de 1888 et jusqu'en 1972, la manifestation se déroula le 15 août. (v. Georges Spailier, *Histoire de Spa*, chapitre XII : Spa depuis 1830, pp. 54-56 et addenda de fin 1981).

12 MAI 1918, POUR CHARLES IER D'AUTRICHE-HONGRIE,
SPA ÉTAIT SON CANOSSA...

De tout temps, Spa a reçu la visite, a été le séjour, de têtes couronnées. Certaines de celles-ci ont même prolongé leur présence dans la "Perle des Ardennes" pendant plus d'une saison.

En 1918, au temps où le "Café de l'Europe" devint résidence impériale, c'est presque chaque mois que des souverains vinrent y rencontrer celui qui se voulait le plus prestigieux d'entre eux: le Kaiser Guillaume II.

De ces réunions, les Spadois savaient peu de chose: par crainte d'attentats, ils étaient tenus à l'écart des cérémonies officielles. A peine si, parfois, il leur arrivait de reconnaître, au passage d'une voiture frappée des armoiries impériales, l'un ou l'autre roi ou prince allié de l'Allemagne. En témoigne le rapport d'une visite de Charles Ier de Habsbourg, en mai 1918, que présenta après la guerre le secrétaire communal Macquet:

"Ce jour même (11 mai 1918), vers 6 heures du soir, l'Administration communale reçoit l'ordre de faire nettoyer de suite la place de la gare. Nous apprenons que le motif de cette réquisition est l'arrivée, le lendemain 12 mai, entre 7 1/2 heures et 8 1/2 heures du matin, de l'empereur d'Autriche. Tous les habitants de cette place ont été sommés de quitter leurs maisons pendant une heure, car la police allemande ne leur permet pas d'assister à la parade militaire organisée à la gare en l'honneur de sa majesté austro-hongroise. L'hôte attendu par les autorités allemandes arrive effectivement entre 8 et 8 1/2 heures. Il est reçu par le Kaiser et son état-major. Sous la pluie drue qui tombe, la parade militaire a lieu aux sons d'une fanfare, puis six autos fermées traversent la ville, se dirigeant vers le Neubois. Le pourquoi de l'arrivée de ces hauts personnages? On prétend que de nouvelles propositions de paix vont être élaborées. On parle du projet de l'Allemagne de restituer la Lorraine à la France. On dit que l'Autriche-Hongrie ne veut plus continuer la guerre, qu'elle a repris son artillerie et ses troupes du front occidental et qu'elle a refusé d'appuyer, par une attaque au front italien, l'offensive de Hindenburg dans la Somme et dans la région d'Ypres. On va même jusqu'à affirmer qu'un prêtre allemand a déclaré que l'Allemagne était au bout de son rouleau et que la paix, très prochaine, serait signée à Spa... La visite de

l'empereur d'Autriche-Hongrie n'a pas été de longue durée. Dès 6 heures de l'après-midi, il quittait notre ville avec sa suite..." (1)

Des véritables raisons qui ont motivé cette visite de Charles Ier au Grand Quartier Général de Guillaume II, nous n'avons rien appris auprès des auteurs locaux (2) qui se sont contentés de reproduire ce qu'avait écrit Jacques Macquet. Après consultation d'une douzaine d'ouvrages, il nous est possible d'expliquer aux Spadois le déroulement des faits qui ont amené le dernier empereur d'Autriche-Hongrie dans leur cité, ce qu'il y a fait et les conséquences malheureuses qui en ont résulté pour ses couronnes et pour sa personne. En même temps, nous clarifierons les rumeurs qui couraient alors dans la cité des Bobelins.

Chacun de nous sait que, le 28 juin 1914, l'archiduc François-Ferdinand, héritier des couronnes d'Autriche et de Hongrie, et son épouse, la duchesse de Hohenberg, ont été tués lors d'un attentat perpétré par des Serbes dans la ville de Serajevo. Ce double assassinat ajoutait une peine supplémentaire à toutes celles qu'avait connues pendant sa longue existence le vieil empereur François-Joseph. Agé de 84 ans, il accepta que son gouvernement déclare la guerre à la Serbie et suscita ainsi ce qu'on nomme "La Grande Guerre".

Petit à petit, ses facultés mentales avaient décliné. Il ne parvenait pas toujours à se bien situer dans son époque. On l'avait même entendu, un jour, demander à quelqu'un de son entourage: "Où en sommes-nous dans la guerre contre les Prussiens?" Le pauvre homme était en retard de cinquante ans... Le 21 novembre 1916, il décédait. Sa dépouille mortelle descendait, quatre jours plus tard, dans la crypte de l'église des capucins à Vienne. Pour lui succéder, c'est son petit-neveu, l'archiduc Charles de Habsbourg, qui avait été désigné (3). Charles naquit en 1887 à Persenbeug, en Basse-Autriche. Son grand-oncle ne lui avait jamais permis de s'occuper des affaires de l'Etat (4); aussi l'archiduc se souciait-il surtout de sa famille. Il avait épousé, le 21 octobre 1911, la princesse Zita de Bourbon-Parme, née le 9 mai 1892; ils auront huit enfants dont l'aîné, l'archiduc Otto, s'occupe activement de la promotion de l'union européenne. "Son éducation avait été très poussée, mais dans un sens assez médiocre, comme cela se passait généralement pour tous les enfants des familles régnantes. Cependant le jeune Charles alla terminer ses études à l'université de Prague où il prit

conscience - ce que n'avaient jamais fait ses prédécesseurs - des aspirations des minorités, sans toutefois acquérir les notions nécessaires au règlement du problème compliqué qu'elles posaient" (5).

Officier général du fait de sa naissance, ayant le général von Seeckt comme chef d'état-major, il commandait, pendant l'été de 1916, un groupe d'armées dans la partie sud du front oriental; en automne et au début de l'hiver de la même année, c'était en Transylvanie (6). Le décès de son grand-oncle l'appela à la plus haute des fonctions. Comment allait-il l'assumer?

Selon le général allemand Ludendorff (7), *"Le fardeau de sa nouvelle et si haute dignité devait être trop lourd pour lui. Il devint agité. Il aspirait à beaucoup de choses et céda à beaucoup de gens et sur beaucoup de points... L'empereur n'était pas un partisan convaincu de l'alliance; cependant il était solidement attaché à l'Allemagne..(8)."*

On trouve, sur sa personne, convergence d'opinions. Un historien autrichien en dit: *"Inexpérimenté mais plein d'une honnête bonne volonté, Charles était pénétré du sens des responsabilités. Il ne faut toutefois pas ignorer sa faiblesse, son manque de confiance en lui-même qui expliquent sa propension à prendre des décisions irréfléchies, son irritabilité et sa manie de faire des promesses inconsidérées. Il possédait un sens politique souvent étonnamment juste qui allait toujours de pair avec une incroyable naïveté politique...(9)"* - *"Charles était un ennemi déclaré de la violence sous toutes ses formes, même légales; il la jugeait anti-chrétienne (10)".* Aussi, dès son avènement au trône, s'est-il efforcé de mettre fin à la guerre. Dans son premier Manifeste au pays, il ne craignait pas de proclamer: *"Je veux mettre tout en oeuvre pour faire cesser au plus tôt les horreurs et les souffrances de cette guerre; je veux rendre à mes peuples les bienfaits de la paix (11)".*

Empêcher la désintégration de l'empire avait davantage d'importance pour lui que toute autre victoire: *"Il était avant tout décidé à sauvegarder la Monarchie en concluant une paix séparée avec l'Entente"*. Dans toutes ses déclarations, il soulignait sans se lasser *"qu'il n'était en rien personnellement responsable de la guerre (12)".*

En fin de l'année 1916 et au début de 1917, la situation politique est partout



Mariage de Charles de Habsbourg et de Zita de Bourbon-Parme (21 oct. 1911).
Au centre l'empereur François-Joseph.



*Spa, 1918, zitar a la gare par
l'empereur d'Allemagne
d'Autriche*

Arrivée en gare
de Spa de
Charles I^{er}.
(Coll. Musée de la
Ville d'Eaux)

désastreuse. L'Allemagne connaît des grèves dans les usines d'armement. L'Autriche s'effrite; les revendications des Tchèques et des Yougoslaves se font de plus en plus pressantes. Charles Ier, pour sortir de la guerre avec un minimum de pertes, va mettre au point avec Polzer-Hoditz, son chef de cabinet, une tentative d'entrer en contact avec la France (13).

Comment établir un contact secret avec les plus hautes autorités françaises n'était pas, pour lui, un grand problème: Charles n'ignorait pas que ses deux beaux-frères, Sixte et Xavier de Bourbon-Parme, avaient sollicité un engagement volontaire dans l'armée belge. Ces deux princes - qui étaient aussi cousins germains de notre reine Elisabeth - avaient été promus sous-lieutenants et affectés à une unité d'artillerie (14). L'empereur savait aussi que la duchesse de Parme, sa belle-mère, séjournait en Suisse, à Neuchâtel, dans la propriété de M. Boy de la Tour (15). A l'instigation de son gendre, elle demanda à ses fils de venir lui rendre visite.

Ainsi, selon les traditionnels procédés de diplomatie ancienne, les liens de famille allaient permettre d'établir les premiers contacts sous couvert d'une simple réunion familiale.

Sixte et Xavier sollicitèrent des autorités militaires belges l'autorisation de se rendre en Suisse auprès de leur mère "*afin, disaient-ils, de régler d'importantes questions d'intérêt personnel*". Ils prièrent le roi Albert de leur procurer au département des Affaires étrangères les papiers nécessaires (16).

"Le Roi Albert - écrit M. Cammaerts - n'avait pas contre l'Autriche les graves préventions qui existaient dans certains milieux français et britanniques. Il "réalisait" qu'une Autriche ou une Confédération autrichienne forte, pourraient être à nouveau dans l'avenir une sauvegarde contre l'impérialisme germanique, tandis qu'une Autriche faible serait tôt ou tard entraînée dans l'orbite de l'Allemagne (17)".

Permission et papiers leur ayant été accordés, les deux frères arrivèrent à Neuchâtel le 26 janvier 1917. La duchesse fait aussitôt part à ses fils du désir de paix de l'empereur Charles et leur demande de devenir les intermédiaires entre l'Autriche-Hongrie et la France.

Pendant les mois de février à mai, les princes feront la navette entre la Suisse et Paris. Le président Poincaré s'intéressait vivement à la négociation. Les 23 et 24 mars, ils rencontreront même Charles Ier qui leur déclara "vouloir la paix à tout prix" mais qui avouait aussi que les Allemands ne pensaient qu'à la victoire totale.

Fin mars, l'empereur d'Autriche-Hongrie fait remettre au président de la République française une lettre autographe qui constituait une demande de sondage (18). Il écrivait: "*J'appuierai par tous les moyens et en usant de mon influence personnelle auprès de mes alliés, les justes revendications françaises relatives à l'Alsace-Lorraine*", ajoutait aussi "*que la Belgique et la Serbie devaient être rétablies dans leur souveraineté; la première recevrait des dédommagements pour les pertes subies; la seconde, un accès équitable et naturel à la mer Adriatique*"(19).

Une rencontre est organisée le 19 avril à Saint-Jean de Maurienne où Ribot, président du Conseil français, Lloyd George, premier ministre anglais, et le baron Sonnino, ministre des Affaires étrangères d'Italie, discutent des propositions autrichiennes. Les Italiens exigent Trieste et le Trentin, cessions de territoires inacceptables pour l'Autriche-Hongrie.

Les négociations traînent en longueur pendant les mois de mai et de juin. La France et l'Angleterre ne donneront pas de suite à la démarche de Charles Ier. Avant de rejoindre son unité, Sixte de Bourbon-Parme sollicita du roi Albert une demande d'audience afin de le mettre au courant des négociations. Albert Ier paraissait fort irrité de voir deux officiers de son armée mener à son insu des tractations entre la France et l'Autriche; dans sa correspondance, il déclarait vouloir rester étranger à cette mission et être résolu à ne se mêler ni de près ni de loin à des actions secrètes sur la nature et l'opportunité desquelles il n'avait pas été consulté (20). En fait, le roi avait pris soin de mettre le premier ministre de Broqueville au courant.

Emile Vandervelde, membre du Conseil, écrit dans ses *Mémoires...* : "*Malgré les griefs que les Belges pouvaient avoir contre l'Autriche qui, avant même de rompre avec eux, avait mis à la disposition des Allemands les gros canons qui furent*

employés contre Liège, il n'est point douteux que le Roi et la plupart des ministres - singulièrement les ministres catholiques - n'inclinassent à faire bon accueil aux démarches du prince Sixte, beau-frère du nouvel Empereur d'Autriche et agissant pour le compte de celui-ci, derrière le dos, sinon à l'insu du Kaiser... On ne s'étonnera pas que M. de Broqueville et ses collègues catholiques eussent, pour cette raison (une petite Autriche tombant dans l'orbite de l'Allemagne), et aussi pour d'autres qu'ils taisaient, la préoccupation de sauver les Habsbourg du désastre que ceux-ci commençaient à pressentir. Je ne crois pas trahir un secret en disant qu'au Conseil, ils se heurtèrent à l'opposition décidée, irréductible, de Paul Hymans et de moi-même. En 1917 et 1918, nous persistions à penser qu'il fallait, coûte que coûte, poursuivre la lutte jusqu'à la défaite totale des Empires centraux"(21).

Etait-il possible à cette négociation d'aboutir? Il ne le semble pas. L'idéal pacifiste du jeune empereur se heurtait à d'inextricables implications politiques: "Tel qu'il était conçu, écrit le comte de Saint-Aulaire(22), ce projet était irréalisable pour les quatre raisons suivantes:

- 1° L'empereur Charles n'avait pas une liberté de mouvements suffisante pour s'affranchir de la tutelle allemande. L'empereur Guillaume lui déclara qu'à la première tentative de "lâchage", l'armée allemande le déposerait;
- 2° En même temps qu'au veto allemand, la paix séparée impliquant la fin de l'hégémonie magyare, se heurtait au veto de la Hongrie, c'est-à-dire à la guerre civile dont l'empereur Charles avait encore plus horreur que de la guerre étrangère;
- 3° Ce projet, basé sur le maintien de l'intégrité de la Monarchie, était incompatible avec des engagements interalliés qui en comportaient la dislocation, engagements secrets envers l'Italie, la Roumanie et la Serbie;
- 4° Au moment (mars 1917) où l'empereur Charles formulait son offre, les États-unis entraient en guerre. Or le président Wilson - qualifié pour être l'arbitre de la paix par l'idéologie alors triomphante à laquelle il a donné son nom et par le triple privilège de son pays d'être à la fin de la lutte le seul belligérant militairement intact, financièrement indispensable et territorialement désintéressé - le président Wilson était animé d'une hostilité irréductible à l'égard de l'ancienne Autriche. C'est lui qui, par sa note du 19 octobre 1918, répondra le premier aux ouvertures autrichiennes de paix que la reconnaissance de diverses parties du territoire austro-hongrois comme alliés et belligérants créait un fait accompli".

La négociation s'était heurtée aussi à la mauvaise volonté - pour ne pas dire à la mauvaise foi - de certains hommes. Ainsi du président du Conseil français Ribot: soucieux de ménager l'opinion et de préserver son prestige personnel, ce politicien qui avait utilisé toute sa force d'inertie pour étouffer l'ouverture secrète, déclara à la Chambre: "*Hier, l'Autriche se déclarait disposée à faire la paix et à satisfaire nos desseins, mais laissait volontairement de côté l'Italie, sachant que si nous écoutions ses paroles fallacieuses, l'Italie, demain, reprenait sa liberté et devenait l'adversaire de la France qui l'aurait oubliée et trahie. Nous n'avons pas consenti*". Ce discours du 13 octobre 1917 faisait suite à un autre où Ribot avait dit des Autrichiens: "*Ils viendront demander la paix non pas hypocritement comme aujourd'hui, par des moyens louches et détournés, mais ouvertement, à des conditions dignes de la France*"(23).

L'empereur d'Autriche-Hongrie n'avait pas attendu la fin des discussions avec les Alliés pour entamer des manoeuvres de pacifisme avec le partenaire allemand. Le 3 avril, Charles Ier, accompagné du comte Czernin (24), son ministre des Affaires étrangères, et du général von Arz, s'était rendu à Homburg auprès du Kaiser Guillaume II. "Il lui annonça de but en blanc que l'Autriche était aux abois et ne pourrait tenir plus tard que l'automne. Si les négociations de paix se déroulaient autour du retour de l'Alsace-Lorraine à la France, l'Autriche compenserait le sacrifice allemand en cédant la Galicie à la partie de la Pologne qui tomberait sous la domination allemande. Le Kaiser répondit toutefois que les Alliés ayant rejeté son offre de négociations en décembre (1916), il ne pouvait rien faire. "*Je soupire après la paix, dit-il à Czernin, mais je ne puis la mendier*"(25). Czernin prédit à Müller que, si la guerre ne prenait pas fin dans les trois mois, les peuples renverseraient leurs gouvernements. Ludendorff qui suit attentivement les propositions autrichiennes à l'Allemagne note: "Peu après, le comte Czernin dévoila la véritable pensée de l'Autriche-Hongrie: la renonciation de l'Autriche-Hongrie à la Pologne aurait exercé un effet déprimant sur l'opinion publique dans la monarchie. Le prestige du jeune empereur était aussi en cause... La question de la conclusion rapide de la paix était constamment mise sur le tapis par l'Autriche-Hongrie. Dans une lettre que, vers le milieu d'avril, l'empereur Charles adressait à Sa Majesté (Guillaume II), il était question de la paix, même au prix de gros sacrifices éventuels. Les dangers d'une Révolution internationale y étaient décrits dans le détail, de façon à justifier la nécessité pressante d'une

pareille paix... Le comte Czernin intervint encore fréquemment pour la paix. Il continua de préconiser des cessions de territoires allemands à la France; mais il ne put jamais dire si l'Entente inclinerait à la paix ou s'il existait un chemin quelconque qui nous y menât. S'il l'eut trouvé, le comte Czernin nous l'eût certainement fait connaître"(26).

Ses tentatives de convertir les Allemands à l'idée d'une paix sans victoire demeurant vaines, Charles se vit dans la nécessité de modifier, en apparence tout au moins, ses idées concernant la poursuite des hostilités. Berlin avait compris qu'il fallait absolument rendre du tonus à l'armée autrichienne; au mois d'octobre 1917, sept divisions allemandes vinrent renforcer cette dernière sur le front italien. Ce fut Caporetto et l'humiliante fuite des Italiens.

Cette victoire commune resserra les liens entre Vienne et Berlin. Quand le gouvernement allemand eut proclamé que "*L'Allemagne ne ferait jamais aucune concession au sujet de l'Alsace-Lorraine*", le comte Czernin affirma en écho: "*Nous nous battons pour l'Alsace-Lorraine exactement comme l'Autriche se bat pour Trieste*". Ce pauvre ministre baignait alors dans l'euphorie de ce qu'il considérait comme une préfiguration de la Victoire: au printemps de 1918, l'Autriche voyait la Russie et la Roumanie éliminées, l'armée italienne paralysée, l'Allemagne préparant l'offensive finale... Czernin, encore apprenti en matière de guerre psychologique, prononça à Vienne, le 2 avril 1918, un discours où il déclara qu'il venait de repousser des offres de négociations faites par la France parce que, dans les conditions proposées, les Français insistaient sur la restitution de l'Alsace-Lorraine.

Paroles inconsidérées quand on se souvient qu'à ce moment c'est Clemenceau qui est à la tête du gouvernement français et qu'il ne cesse de proclamer: "*Je fais la guerre jusqu'à la victoire!*". Piqué au vif par l'outrecuidance de Czernin, le "Tigre" bondit: il affirme aussitôt devant la presse: "*Le comte Czernin ment*". Ce dernier engagea avec Clemenceau une controverse animée; les journaux français parlèrent alors de certaine lettre adressée par l'empereur d'Autriche-Hongrie à son beau-frère pour qu'il en communique la teneur au président Poincaré. Charles Ier télégraphia au Kaiser qu'il niait l'authenticité de la missive et ajouta: "*Mes canons dans l'Ouest constitueront ma dernière réponse!*"(27).

C'en était trop pour le bouillant Président du Conseil: le 12 avril, il fit publier un fac-similé de la lettre de l'empereur Charles à Sixte de Bourbon-Parme. Le 14, Czernin, qui venait imprudemment de découvrir la couronne, se voit contraint à la démission; il est décoré de la grand-croix de la couronne de Saint-Etienne... et remplacé, le 16, par le comte Burian (28).

"Poincaré s'en alla rendre visite au roi (Albert) et à la reine qu'il trouva dans leur nouvelle habitation, *"encore plus nue et plus tristement meublée que celle de La Panne"*. Il *"excusa de son mieux"* le Président du Conseil, tandis que la reine, blessée par cet esclandre qui avait mis les siens à découvert, estimait que le procédé de Clemenceau n'avait été *"ni élégant, ni français"* (29).

L'Europe et le monde connurent ainsi que l'empereur d'Autriche-Hongrie était capable non seulement de mensonge mais aussi de trahison à l'égard de ses alliés. Quel crédit pouvait-on encore lui accorder?

Les autorités allemandes jugèrent très sévèrement sa tentative de faire la paix où ils voyaient avant tout un lâchage de la part de Charles Ier. Dans ses *"Mémoires"*, l'ancien chancelier d'Empire von Bülow n'hésite pas à qualifier cette conduite: *"L'empereur Charles trahissait l'Allemagne... L'empereur Charles avait demandé une paix séparée. Il a voulu nier cette lettre et cette trahison mais il a été convaincu d'insolent mensonge par Clemenceau qui a fait publier le fac-similé de sa lettre"*; von Bülow constate ensuite avec amertume: *"Voilà à quoi avaient abouti la fidélité aveugle avec laquelle Bethmann et Jagow avaient suivi l'Autriche, et le respect chevaleresque, mal compris, témoigné par Guillaume II au vieil empereur François-Joseph. Si la défection des Habsbourg n'avait pas eu lieu dès 1917, c'était uniquement à cause de l'obstination avec laquelle Sonnino avait maintenu les revendications italiennes au sujet du Trentin et de Trieste. L'empereur Charles voulait bien que l'Allemagne cédât l'Alsace-Lorraine, mais lui-même n'était pas disposé à laisser les Italiens "impies" prendre des terres autrichiennes"* (30).

Le Kaiser, quant à lui, jugea qu'il y avait lieu de profiter de l'humiliation de Charles Ier. *"Guillaume II détestait l'empereur Charles et n'ignorait pas ses négociations secrètes avec la France en vue d'une paix séparée. Il n'ignorait pas davantage que, seule, la force militaire allemande retenait dans le camp des empires"*

centraux l'empereur Charles et qu'à la première défaite grave, il trahirait cette Prusse-Allemagne qu'au fond du coeur il haïssait" (31).

Le 13 avril, Guillaume II avait télégraphié à Charles Ier qu'il l'assurait n'avoir jamais douté de sa fidélité (32). C'était davantage qu'un appel, presque un ordre de venir renouveler celle-ci au Seigneur de la guerre. L'empereur d'Autriche-Hongrie le comprit. Voilà pourquoi, le 12 mai 1918, il arrivait à Spa.

Au cours de l'entrevue qu'il eut avec le Kaiser, Charles, afin d'effacer l'impression produite par sa lettre au prince Sixte, accepta un resserrement de l'alliance austro-allemande, annihilant toute tentative de politique personnelle(33). Comme on l'a écrit: "*Le prix du pardon, ce fut l'union militaire, politique et économique la plus étroite que les deux empires aient jamais conclue*"(34).

Les militaires prussiens auraient voulu profiter de la faiblesse politique de l'Autriche-Hongrie pour obtenir davantage en usant de fermeté: "*L'état d'esprit était tel qu'on aurait pu tout obtenir. Le général feld-maréchal (Hindenburg) et moi (Ludendorff), nous priâmes le comte von Hertling (35), chancelier de l'Empire, et le secrétaire d'Etat von Kühlmann (36) de mettre à profit le moment favorable et de créer une situation claire. Mais ils manquaient de décision et il en fallait. On confectionna solennellement un document quelconque qui fut signé non seulement par les hommes d'Etat au pouvoir, mais aussi par les deux monarques. La convention ne contenait aucune clause qui liât l'Autriche-Hongrie et était absolument sans valeur. Notre diplomatie n'avait pas su agir: la double monarchie avait vaincu. Ce que nous, soldats, avions prévu, arriva. Le comte Burian ne se sentait, à bon droit, retenu par rien. Il continua à poursuivre la solution austro-polonaise avec l'opiniâtreté qui lui était particulière et qui importunait tant nos diplomates*"(37).

Les doléances des généraux n'empêchèrent pas les politiciens de triompher pendant un court moment. Le 23 mai, le comte Hertling et M. von Kühlmann déclaraient raffermer l'alliance austro-allemande par un traité d'alliance offensive et défensive d'une durée de douze ans (38). On a même pu qualifier ce traité "d'occasion ratée": "*Avant la première guerre mondiale, Neumann a rêvé d'une 'Europe Centrale'... Le 12 mai 1918, à Spa, les deux empereurs allemands ont signé un traité qui aurait fait de ce rêve une réalité si la victoire les avait favorisés...*"(39).

Ce que Guillaume II estimait un succès diplomatique fut de courte durée. La position de force des Allemands n'allait pas tarder à décliner: on assista successivement à l'échec de leurs trois dernières offensives sur le front Ouest, puis à la progression des Alliés de l'armée d'Orient ainsi qu'à l'offensive libératrice de Foch. Inexorablement, le spectre de la défaite se profilait pour eux à l'horizon.

Vienne en revenait à sa politique de "La paix à tout prix"; il s'agissait surtout de sauver la double monarchie. L'empereur Charles fit savoir à Guillaume II son intention de venir à Spa au milieu du mois d'août (40). Accompagné du comte Burian et du général von Arz, il arriva le 14 août, à 3 heures de l'après-midi, par chemin de fer et repartit le vendredi 16 dans la matinée (41).

La conférence se tint au Grand Quartier Général; on y discuta, comme la situation le voulait, de la question de la paix et de celle de la Pologne. Mais il ne fut pas possible de concilier les vues de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie (42). Charles informa Guillaume II que son empire était à bout de forces (43).

Tandis qu'à Spa, au Grand Quartier Général, militaires et politiciens vont, pendant les mois suivants, chercher les moyens de sortir de la guerre à moindre frais (44), Charles Ier avait regagné Vienne. Les nationalités s'agitaient de plus en plus dans tout l'Empire. Le 14 septembre, le comte Burian publie une note adressée à toutes les puissances belligérantes les invitant à entamer en pays neutre "une conversation directe" sans interrompre les opérations militaires (45). Sans succès...

L'empereur d'Autriche cherche à sauver la double monarchie. Le 16 octobre, par un manifeste "in extremis", il proclame une reconstitution de la monarchie sous forme d'Etat fédéral dans lequel les minorités nationales seront autonomes (46); le président du Conseil le docteur Lammasch définit ce manifeste: "*Une injection camphrée à un cadavre*"(47).

Tout s'écroule autour de Charles Ier: les nationalités (Tchèques, Polonais, Hongrois, Slaves du Sud, Autrichiens même) proclament leur indépendance puis se constituent en républiques (48); l'un après l'autre, les Centraux signent des

armistices... Sous la pression de la révolution, Charles, sans signer d'abdication, déclare, le 14 novembre, renoncer à l'exercice du pouvoir (49). Le Parlement autrichien le déposera le 3 avril 1919. Il se rendit avec sa famille en Suisse d'où il tenta vainement, à deux reprises, de rétablir la monarchie en Hongrie. Après la deuxième tentative, en octobre 1921, il fut fait prisonnier avec sa femme et transporté à bord d'un navire de guerre britannique à Madère que l'Entente lui assigna comme lieu d'exil. L'année suivante, il y mourut d'une pneumonie, démuné de tout (50).

Quand un homme accède au pouvoir, il est fréquemment tenté, en matière de politique étrangère, de se réserver les services d'agents secrets. Pour un Talleyrand qui y réussit, un Louis XV, un Louis XVI, un Napoléon III, d'autres encore ne sont pas parvenus à bonnes fins et ont vu leurs excellentes intentions se retourner contre eux.

Quels qu'aient été ses desseins pacifiques, ils ont donné à Charles Ier le triste privilège de vivre un semblable échec. On dira que ce Habsbourg a bien mérité sa destinée. Mais l'aurait-il connue si ses précepteurs, au lieu de lui donner pour maîtres à se gouverner des "bien pensants", lui avaient commenté *Le Prince* de Machiavel?

Dans cette bible des grands souverains du temps passé, il aurait d'abord appris les dangers de l'idéalisme: "*Il y a si loin de la sorte qu'on vit à celle selon laquelle on devrait vivre que celui qui laissera ce qui se fait pour ce qui devrait se faire, il apprend plutôt à se perdre qu'à se conserver*"(51).

En matière de politique générale, Machiavel eût montré au jeune empereur qu' "*Un prince, surtout quand il est nouveau, ne peut bonnement observer toutes ces conditions par lesquelles on est estimé homme de bien; car il est souvent contraint, pour maintenir ses états, d'agir contre sa parole, contre la charité, contre l'humanité, contre la religion*"(52).

A l'égard des différents peuples qui voulaient s'affranchir de la double monarchie, le Florentin lui eût conseillé: "*Je dis donc que dans les états héréditaires et accoutumés à la race de leur prince, la difficulté à les conserver est*

beaucoup moindre que dans les nouveaux, car il y suffit de ne point transgresser ni enfreindre l'ordre des ancêtres et, pour le reste, de temporiser selon les cas qui surviendront" (53).

Il est très difficile de réparer les erreurs du passé, mais l'expérience des ancêtres pourrait souvent apprendre aux gouvernants à ne pas les renouveler.

A. DOMS

NOTES

(1) Administration communale de Spa (Jacques MACQUET), *Spa pendant la Guerre 1914 - 1918*, Bruxelles, imp. F. Van Buggenhoudt, 1919, p. 162.

(2) Georges de la ROCHE, *Guillaume II à Spa*, 2e éd., Spa, J'ose, 1936, p. 15 et Georges SPAILIER in *"La Vie Spadoise"*.

(3) Comte de SAINT-AULAIRE, François-Joseph, *Les grandes études historiques*, Paris, Arthème Fayard, 1946, passim.

(4) Article signé H. L. M. (Prof. Dr. Hanns-Léo MIKOLETZKY) in Emile LOUSSE et Jacques de LAUNAY, *Dictionnaire des grands contemporains de 1776 à nos jours*, Verviers, Marabout-Université, n 199, 1970, p. 101.

(5) Edmond TAYLOR, *La chute des empires (1914-1918)*, coll. Sur le fleuve Histoire, Paris, Fayard, 1964, p. 449.

(6) Erich LUDENDORFF, *Souvenirs de guerre*, tome I, Paris, Payot, 1920, passim. Edmond TAYLOR, *op. cit.*, p. 449, nous paraît commettre une erreur quand il écrit: "Charles passa les deux premières années de la guerre dans différentes villes de garnison, puis il commanda un corps d'armées sur le front italien". Il ajoute: "Où sa simplicité le fit aimer de ses hommes", ce qui est vraisemblable. (7) Erich LUDENDORFF, *op. cit.*, p. 354-355.

(8) Faut-il trouver dans cette affirmation le cynisme d'un double sens?

(9) Emile LOUSSE et Jacques de LAUNAY, *op. cit.*, p. 101.

(10) Edmond TAYLOR, *op. cit.*, p. 450.

(11) Jérôme TROUD, *L'odyssée de l'impératrice Zita*, Paris-Bruxelles, Durendal, 1936, p. 40-41.

(12) Emile LOUSSE et Jacques de LAUNAY, *op. cit.*, p. 101-102.

(13) Jacques de LAUNAY, *Secrets diplomatiques 1914-1918*, Bruxelles-Paris, Brépols, 1963, p. 38.

(14) ALBERT Ier, *Carnets et correspondance de guerre 1914-1918*, Paris- Louvain-la-Neuve,

Duculot, 1991, p. 108.

(15) Jacques de LAUNAY, *op. cit.*, p. 38.

(16) ALBERT Ier, *op. cit.*, p. 471-472.

(17) Emile CAMMAERTS, *Albert of Belgium*, London, Nicholson and Watson, 1935, p. 278 cité par Emile VANDERVELDE, *Souvenirs d'un militant socialiste*, Paris, Denoël, 1939, p. 204.

(18) Sur l'ensemble des discussions, voir Jacques de LAUNAY, *op. cit.*, p. 38-44.

(19) Le texte de la lettre de l'empereur Charles Ier se trouve à l'annexe III in Jacques de LAUNAY, *op. cit.*, p. 72-73.

(20) ALBERT Ier, *op. cit.*, p. 403-404 et 471-472.

(21) Emile VANDERVELDE, *op. cit.*, p. 204-205.

(22) Comte de SAINT-AULAIRE, *op. cit.*, p. 566-567.

(23) Jacques de LAUNAY, *op. cit.*, p. 43.

(24) CZERNIN comte (Ottokar von und zu Chudenitz). Né à Dymokury (Bohême) et mort à Vienne (1872-1932). D'abord diplomate à La Haye et Paris, puis membre de la Diète et de la Chambre Haute de Bohême. Il préconisait la réconciliation avec les Tchèques. En 1913, ambassadeur à Bucarest. En 1916, devint ministre des Affaires étrangères. L'apogée de sa carrière est représentée par la conclusion de la Paix de Brest-Litovsk et celle de Bucarest. Il semble qu'il n'ait été qu'imparfaitement au courant du contenu de la lettre de Charles Ier à Sixte de Bourbon-Parme. Emile LOUSSE et Jacques de LAUNAY, *op. cit.*, p. 121-122.

(25) Virginia COWLES, *Le Kaiser*, Paris, Plon, 1962, p.410-411; Charles d'YDEWALLE, *Guillaume II*, Paris-Bruxelles, Pierre de Méyère, 1972, p. 215; Marc FERRO, *La Grande Guerre 1914-1918*, nouvelle édition, Coll. Folio histoire n° 29, Paris, Gallimard, 1990, p. 336; Erich LUDENDORFF, *op. cit.*, tome II, p. 46-49.

(26) Erich LUDENDORFF, *op. cit.*, tome II, p. 50-52.

(27) Jacques de LAUNAY, *op. cit.*, p. 60.

(28) F. DEBYSER, *Chronologie de la Guerre mondiale*, Paris, Payot, 1938, p. 174-175.

(29) Jacques WILLEQUET, *Albert Ier, roi des Belges - Un portrait politique et humain*, Bruxelles - Paris, 1979, p. 146. Citations de R. POINCARÉ, *Au service de la France*, tome X, p. 126-130

(30) *Mémoires du chancelier Prince de Bülow*, tome 3, 1909-1919, *La Grande Guerre et la Débâcle*, Paris, Plon, 1931, p. 274-275.

(31) Maurice MURET, *Guillaume II, Les grandes études historiques*, Paris, Arthème Fayard, 1940, p. 294.

(32) F. DEBYSER, *op. cit.*, p. 175.

(33) idem, p. 178. (34) Edmond TAYLOR, *op. cit.*, p. 455.

- (35) von Hertling (comte Georges). Né à Darmstadt en 1843, décédé à Buckpolding en 1919. Fut chancelier d'Empire d'Allemagne de septembre 1917 à septembre 1918.
- (36) Etait secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères d'Allemagne. Il démissionne le 9 juillet 1918. (F. DEBYSER, *op. cit.*, p. 184).
- (37) Erich LUDENDORFF, *op. cit.*, tome II, p. 281-282.
- (38) F. DEBYSER, *op. cit.*, p. 179.
- (39) Gordon BROOK-SHEPHERD, *L'Anschluss. Les Nazis en Autriche*, Paris, Presses de la Cité, 1964, p. 246.
- (40) Erich LUDENDORFF, *op. cit.*, p. 308.
- (41) *Spa pendant la guerre*, p. 170.
- (42) Erich LUDENDORFF, *op. cit.*, p. 308.
- (43) F. DEBYSER, *op. cit.*, p. 188.
- (44) Erich LUDENDORFF, *op. cit.*, p. 324 seq.
- (45) F. DEBYSER, *op. cit.*, p. 192.
- (46) *idem*, p. 197.
- (47) Comte de SAINT-AULAIRE, *op. cit.*, p. 567.
- (48) Edmond TAYLOR, *op. cit.*, p. 456-471.
- (49) F. DEBYSER, *op. cit.*, p. 202.
- (50) Emile LOUSSE et Jacques de LAUNAY, *op. cit.*, p. 102.
- (51) MACHIAVEL, *Le Prince*, Coll. *Pour la politique*, Paris, Seghers, 1972. Chap. XV "Des choses par lesquelles les hommes, principalement les princes, acquièrent blâme ou louange".
- (52) *idem*, Chap. XVIII "Comment les princes doivent garder leur foi".
- (53) *idem*, Chap. III, "Des principautés héréditaires".

EN MARGE DE L'EXPOSITION D'ÉTÉ 1994....

MONSIEUR JULES LECOCQ

Pendant vingt ans nous l'avons revu à Spa, toujours avec le même plaisir, pendant vingt ans nous l'avons retrouvé à la même place, travaillant. De 1884 à 1904, il a dirigé la grande symphonie et l'on sait avec quel talent, avec quel art exquis, subtil, d'une pénétration inouïe. "*C'est un éclectique, moins par tempérament pourtant que par devoir*" disait La Réforme.

Admirateur de Wagner, ardent propagandiste de la nouvelle école, ses dilections allaient vers les jeunes. Il admirait et faisait entendre d'Indy, César Franck, Saint-Saëns, Lekeu, Charpentier, Chausson, etc., ces naturistes passionnés, délicats, parfois si frêles et si puissants.

Toutes les exécutions de Jules Lecocq portaient l'empreinte de sa personnalité, se bornant avant tout à laisser manifester sa nature intense et passionnée.

Jules Lecocq naquit à Tournai le 16 août 1852. Il fit ses études humanitaires, en même temps qu'il s'adonnait à la musique, et c'est elle qui l'emporta. A 22 ans, il dirigeait l'opéra-comique à Calais et quand on suit les notes biographiques le concernant, on le retrouve successivement à Angers, à Gand, à Verviers, à Dijon, et lorsqu'en 1890, l'Association artistique des Concerts classiques de Marseille eut besoin d'un chef d'orchestre, son choix se porta sur Jules Lecocq qui lui était désigné par de nombreux artistes compétents, et particulièrement par l'illustre violoniste Ysaye.

Il y resta sept ans. Pendant les saisons qu'il passa à Marseille, Jules Lecocq fit interpréter:

Marie-Madeleine de Massenet
 Le Déluge de Saint-Saëns
 Rédemption de Gounod
 La Damnation de Faust de Berlioz

Orphée de Gluck
 La Vierge de Massenet
 La Lyre et la harpe de Saint-Saëns
 La neuvième symphonie avec chœurs de Beethoven
 La Scène religieuse de Parsifal de Wagner
 L'Enfance du Christ de Berlioz
 Psyché de César Franck
 La Vie du Poète de Charpentier etc...

Lors d'un festival R. Wagner (à Spa en 1891), Catulle Mendès qui devait faire une conférence écrivait à M. J. Lecocq *"Je suis tout fier de combattre avec vous le bon combat"*. La scène religieuse de Parsifal fut donnée à Marseille pour la première fois sous sa direction le 23 décembre 1894 avec 200 exécutants. L'Echos de Paris écrivait: "Le succès a été considérable devant un public de plus de quatre mille personnes. Il y eut après le dernier accord, un véritable tonnerre d'applaudissements, et le concert s'est achevé dans une enthousiaste ovation. On a acclamé l'excellent maître de chapelle M. J. Lecocq."

La première exécution , après Paris chez Colonne, de La Vie du poète de Charpentier eut lieu à Marseille le 19 mars 1896. L'auteur de Louise télégraphiait à M. J. Lecocq *"Ma pensée est avec vous. Souhaite bon succès à votre courageuse entreprise. Envoie à vos chers artistes l'assurance de mon affectueuse et reconnaissante sympathie, attends dépêche avec impatience. Fraternellement vôtre"*.

Après l'audition qui fut fort belle, Charpentier écrivait: *"Il n'est pas une ville de France qui ait des programmes de concerts aussi importants et artistiques que les vôtres. Soyez mon éloquent interprète auprès de tous ceux qui participèrent à votre effort. Grâce à eux, grâce à vous mon cher maître, la plus belle ville de France a appris mon nom, je ne l'oublierai pas."*

S'étant marié le 24 avril 1895, avec la célèbre cantatrice Dyna Beumer, il accompagna sa femme en 1897 en Amérique. A son retour de New-York, Jules Lecocq occupa le pupitre de chef d'orchestre au Théâtre des Arts à Rouen où il fit entendre pour la première fois Phryné de Saint Saëns, Tannhauser de R. Wagner, Herman et Dorothee de Le Rey, le Cid de Massenet, recevant du

compositeur de sincères félicitations et une magnifique partition avec cette dédicace: *"à mon confrère Jules Lecocq avec tous mes remerciements pour ses belles représentations du Cid à Rouen"*.

En 1898, nous le voyons à Montpellier dirigeant l'opéra et les concerts classiques de cette ville. Les succès n'y furent pas moins brillants. Ernest Chausson lui écrivait: *"Cher Monsieur, J'espère bien avoir l'occasion bientôt de vous remercier de vive voix, mais je ne veux pas attendre jusque là pour vous dire combien je vous suis reconnaissant de tout le soin que vous avez apporté à l'exécution de ma symphonie. Toutes les nouvelles que je reçois de Montpellier me prouvent que cette exécution a été excellente ce qui ne m'étonne pas avec un artiste tel que vous; mais je sais aussi que cette partition est vraiment difficile et que vous n'avez pas pu arriver à un aussi bon résultat sans un long et très méticuleux travail de répétition. Je vous remercie, Cher Monsieur, de votre artistique concours et vous prie de croire à mes meilleurs sentiments"*.

M. Etienne Gervais président des concerts classiques de Montpellier adressait à J. Lecocq une lettre de chaleureuses félicitations après ce grand succès.

En 1900, il inaugura le Palais d'hiver de Pau se révélant là, comme ailleurs un musicien distingué: les concerts classiques sous sa direction y furent très appréciés.

Nommé officier de l'Instruction publique pour services rendus à l'art français, Jules Lecocq fut ensuite premier chef d'orchestre au théâtre royal de La Haye de 1902 à 1910. Il y dirigea pour la première fois de nombreux opéras et fit connaître Louise, l'oeuvre intense de Charpentier qui eut 84 représentations.

Le 7 avril 1890, Jules Lecocq fut admis dans la société des auteurs et compositeurs. Quand son travail ardu lui laissait quelques loisirs. il s'abandonnait à son inspiration et il nous souvient d'avoir entendu naguère quelques mélodies charmantes. "La prière du matin", "Amour et haine" que Noté chanta souvent. Pour orchestre, Jules Lecocq a composé quelques marches, "La valse des bruyères, une sérénade, un divertissement en quatre parties et d'heureuses transcriptions sur

Guillaume Tell, Rigoletto, Hamlet et Carmen.

Monsieur Jules Lecocq est aux antipodes du chef d'orchestre trépignant, se trémoussant, c'est un port au geste sobre, précis, net et toujours élégant, sachant transmettre d'un coup d'oeil l'indication des nuances les plus délicates.

Terminons ces quelques lignes biographiques en ajoutant que J. Lecocq est un homme très aimable, des plus sympathiques, d'une grande franchise d'opinion, ni courtisan, ni poseur.

Il a laissé à Spa les meilleurs souvenirs. De plus le fait de rester pendant 18 ans chef d'orchestre dans une ville où l'on aime par dessus tout le changement - sans toujours savoir au juste pourquoi - constitue un record que ses successeurs n'atteindront que rarement sinon jamais.

Extrait d'un manuscrit inédit de Paul Dommartin
"Histoire du théâtre et de la musique à Spa à partir de 1885". Ce document se trouve à la bibliothèque de Spa.



Jules Lecocq.
Extrait de "Souvenirs de Spa 1893 : nos artistes"
Spa, Imp. J. Harrion. (Coll. du Musée).